

NOUVELLES FANTASTIQUES

TERREUR — ÉPouvANTE — THRILLER — HORREUR — SCIENCEFICTION

NUMÉRO ZÉRO



WWW.NOUVELLES.FORUMACTIF.COM

SOMMAIRE

Alan Bates :	La visite	3
Yann :	Thérapie	7
Thomas Desmond :	L'affaire de l'hôtel Pompadour	10
Misquamacus :	Leptinotarsa Decemlineata	15
Viniwow :	Une journée comme les autres	17
Maerlyn :	Conséquences d'un deal	21
Emathuor :	Décembre	24
Olivier Michael Kim :	Il faut y croire	28
Randall :	L'enfer des esprits	33

A rédiger

Interview : el bosso !

Bouquins : chaque auteur présente rapidement un livre qu'il affectionne

Cinéma : chaque auteur présente rapidement un film qu'il affectionne

LA VISITE

Banlieue Est de Londres. Quinze heures. Le docteur Edwards s'apprêtait à quitter son cabinet lorsque le récepteur installé sur son bureau retentit. Il appuya brièvement sur le bouton d'écoute.

« Oui Carrie ?

- Docteur, j'ai ici un client pour vous.

- Un client ? Attendez (il feuilleta son carnet de rendez-vous). Non, je n'ai personne à cette heure-ci. Le prochain client est Monsieur Neville à dix-sept heures quinze. Vous êtes sûr qu'il ne s'agit pas d'une erreur ? Comment s'appelle t'il ?

- Johnson, docteur. Monsieur Franck Johnson. Il dit qu'il avait rendez-vous à quinze heures dix.

- Ah oui, Monsieur Johnson ! Bien sûr ! (il feuilleta à nouveau son agenda). Voilà, Monsieur Johnson, Franck, demeurant à Pittsburgh Station, rendez-vous à quinze heures dix le deux février.

- Je vois, reprit Carrie. Dois-je dire à ce monsieur que nous sommes le premier aujourd'hui ? »

Le docteur Edwards sembla réfléchir un instant.

« Non, faites le entrer, ce ne sera pas long. Ah ! Et téléphonez à la librairie Burton Book's. Dites-leur que je passerai plus tard chercher... (il réfléchit encore). J'ai une meilleure idée. Prenez une petite heure et passez les voir. Ils vous remettront deux ouvrages réservés à mon nom. Cela vous fera une petite pause. Qu'en pensez-vous Carrie ?

- Merci Docteur. Je mets le répondeur automatique et je vais chercher votre commande. A tout à l'heure.

- C'est cela, à tout à l'heure. Et n'oubliez pas votre clef. »

Carrie pouffa et la communication fut coupée. Une gentille secrétaire, un peu tête de linotte, mais gentille. Et mignonne, même si les brunes n'avaient jamais été son type de femme. Le docteur Edwards préférait, et de loin, les blondes. Les blondes plutôt grandes, à choisir.

La porte du cabinet s'ouvrit et Carrie introduisit Monsieur Johnson, avant de disparaître.

Franck Johnson entra, l'air assuré. Grand et bien bâti, il sourit au docteur, dévoilant des dents saines et parfaitement alignées.

« Bonjour Docteur, commença t-il en tendant sa main. »

Edwards regarda la main tendue et la saisit fermement.

« Bonjour Monsieur Johnson, ravi de faire votre connaissance.

- Je tiens tout d'abord à m'excuser, au sujet de la date, je...

- Hop-hop-hop, pas de souci mon brave ami. Il y avait un creux dans mon emploi du temps. Remarquez, si j'avais eu un creux à l'estomac, j'avais toujours la possibilité de me nourrir de fraises. »

Johnson le regarda, interloqué ;

« De fraises, Monsieur Johnson ! Non ? Vous ne voyez pas ? Bon laissez tomber, ça ne fait rire que moi. Installez vous plutôt dans le fauteuil. Je vais prendre votre fiche.

- Oh, vous verrez, ce n'est qu'une simple vérification, tout au plus un détartrage. Je me fais contrôler annuellement. Votre prédécesseur, le docteur Muller, était un très bon praticien.

- Hum-hum, marmonna Edwards tout en fouillant son classeur à fiches. Voilà, Franck Johnson. Parfait. Commençons. »

Le docteur Edwards s'installa sur son tabouret pivotant, et le régla convenablement. Puis il inclina le fauteuil de travail. Ce dernier, par réflexe, ouvrit la bouche. A l'aide d'un miroir, Edwards examina l'intérieur de la cavité ainsi offerte.

« Très bien, dit-il, un léger détartrage pour aujourd'hui devrait suffire.

- 'Eu 'ou a'ait 'it, 'o'teur.

- Oui, bien sûr, je ne comprends rien à ce que vous dites, mais j'adhère. Vous me raconterez tout ça après, hein ? »

Johnson opina.

« Très bien, reprit le docteur. Par contre, si vous me le permettez, j'aimerais observer ce qui me

semble être un début de carie sur une de vos molaires.

- 'aites. »

Le docteur prépara une seringue anesthésiante et l'introduisit au fond de la cavité buccale de son patient.

« Dans un instant, vous serez détendu et nous pourrons commencer le travail. Je reviens. »

Edwards se leva et passa derrière Johnson, disparaissant de sa vue.

Johnson sentit un léger picotement, puis plus rien. Rapidement il sentit sa bouche s'endormir, puis son visage, puis son corps, ses bras, ses jambes. Il tenta de lever une main pour signaler cette anomalie au docteur, mais celle-ci refusa de bouger. Il n'arrivait même plus à fermer la bouche. En parlant, il émit un gargouillis à peine audible.

« N'essayez pas de parler, fit une voix derrière lui, vous allez baver. »

Le docteur Edwards revint s'installer et le regarda d'un air presque compatissant.

« Qu'est ce que je disais, vous bavez. »

Il prit une serviette et lui épongea le menton.

« Vous bavez comme un cochon. Comme un cochon. Car vous êtes un cochon, n'est ce pas. Un gros et vilain cochon. Un porc même. »

Johnson, figé, le fixait, ne pouvant ni détourner son regard, ni même fermer ses yeux. Mais bon sang, que voulait donc ce type ? Que voulait-il, à la fin ? Le docteur se baissa un instant et disparut de son champ de vision. Il l'entendit manier divers instruments, dont un semblait très lourd. Lorsqu'il réapparut, il portait un grand masque de protection en plexiglas. Son sourire était terrifiant, celui d'un carnassier devant une proie gagnée d'avance.

« Vous ne vous souvenez pas de moi ? Normal, à vrai dire. Il y a très peu de photos de moi à mon domicile. Je ne suis pas très photogénique. Par contre, je suis très hygiénique. Regardez (il leva ses mains, les faisant tourner telles des marionnettes). J'ai mis des gants. »

Il est fou, ce type est fou, c'est un malade, pensa Johnson. Je ne suis jamais allé chez lui. Je ne le connais pas.

« Je sais, reprit Edwards, cela ne suffira pas, mais bon nous n'allons pas pinailler aujourd'hui, n'est ce pas ? »

De la poche de sa blouse, il sortit une photographie et la brandit devant les yeux de Johnson. Ebahit, celui-ci reconnut immédiatement le visage de la jeune femme blonde. Camilla ! Bon sang, c'est Camilla ! Et donc lui c'est... son mari !! Mais comment a t'il pu...

« Tu te demandes comment je sais, n'est ce pas ? Evidemment. Comment ai-je pu savoir qu'un gros porc comme toi irait baiser ma jolie femme sous mon toit, dans notre lit. Et aussi comment je t'ai retrouvé, sans doute ? Comment j'ai fait pour savoir que tu prendrais un rendez-vous chez moi, et pas chez un de mes confrères ? Tu te poses toutes ces questions, mon jeune ami ? »

Il lui caressa doucement les cheveux de sa main gantée.

« Tu te poses trop de questions, et tu te fais du mal pour rien. Ca te plairait de connaître les réponses. Mais c'est un plaisir que je ne désire pas d'accorder, et qui plus est serait vain. Tu vas crever. Oui, Franck, tu vas crever, ici, sur ce fauteuil. Mais rassure toi, le produit anesthésiant est très efficace. En principe, tu ne devrais rien sentir. (Il réfléchit un instant). En principe. Mais, passons aux choses sérieuses. »

Edwards cessa de lui caresser les cheveux et ramassa au sol un objet que Johnson découvrit très vite.

Une perceuse ! Ce fou a une perceuse ! Seigneur sortez moi de là !!

« Tu sais Franck, un jour où l'autre, il faut payer pour ses fautes. Camilla n'a pas encore payé, certes, mais j'ai déjà établi la facture. Crois moi, elle est salée. Et il est inutile de supplier mentalement Dieu où je ne sais trop qui. Le Saigneur ici, c'est moi. »

Edwards rit un instant puis sembla à nouveau se détendre, regardant Johnson avec une fausse pitié.

« Ah Franck, tu ne pouvais rien faire de plus terrible que ça. Tu te rends compte pour moi ? Te rends tu compte, Franck, de l'affront que tu m'as fait ? Je suis dentiste bon sang ! Personne ne t'avais

prévenu ? Jamais, non jamais je n'aurais pensé retrouver ma femme au lit avec un mâle dedans. Et il a fallu que ce soit toi Franck. »

D'un doigt, Edwards mis en route la perceuse. Le bruit fut assourdissant dans la pièce. Le foret, de petite taille, tournait à toute allure pendant que le docteur approchait l'appareil de la bouche de Johnson, puis l'introduisait à l'intérieur.

« Allons Franck, ce n'est qu'une carie. »

THE END.

Thérapie

Je marche dans un couloir sombre. Normalement, ici le plancher grince, mais là, pas un bruit, rien. Je n'entends plus rien. Je suis sourde ? Non, j'attends. J'attends le bruit salvateur, le son de la délivrance, le clap de fin.

Je m'approche d'une porte, c'elle de ma chambre. J'entre. Mon mari me regarde, il me sourit et s'approche de moi. Il m'enlace et s'écroule. Je l'ai eu. Jamais il ne recommencera ce qu'il a fait. Mes mains sont couvertes de sang, c'est chaud et doux. Un peu poisseux. Je lâche le couteau, il tombe et rebondi sur le plancher en silence. Je m'éloigne à reculons, puis fuis à travers la maison. Je dévale l'escalier, loupe une marche et m'étale en bas sur le tapis. Ma tête frappe le sol. Une douleur me traverse le crâne en un éclair, je me relève. Trop vite, ma vision se trouble. Les murs dansent devant moi, les couleurs se mélangent, le sol tangué. Je ferme les yeux et attends un petit moment, plongée dans le silence.

Finalement, la douleur s'estompe. Je regarde autour de moi. Ca va mieux, tout est stable, plus de problème. Je repart et pense à ce que je viens de faire. Pourquoi ?

Je l'aimais, et lui aussi. Peut-être pas assez, c'était ça son problème, il ne m'aimait pas assez. Maintenant, il ne pourra plus m'aimer du tout, à moins que de là-haut il continue. Mais c'est trop tard. Trop tard.

Je marche dans la rue, les voitures passent en silence, les gens discutent autour de moi et je n'entends rien. Certains me dévisagent, d'autres s'éloignent apeurés. Voilà j'y suis. Me voici devant l'immeuble. Je pénètre dans le hall, me dirige vers l'ascenseur et appuie sur le 60ème. La montée est rapide, c'est un express. Je me regarde dans la glace sur une des parois. Je comprends mieux, c'est vrai que je fais peur, j'ai les traits tirés, les yeux exorbités, une vraie folle. Et tout ce sang sur mon chemisier. Je comprends mieux les gens dans la rue. L'ascenseur s'arrête, désagréable sensation, l'estomac à tendance à vouloir continuer sur sa lancée. Les portes s'ouvrent sur un couloir au sol de moquette verte, et au mur eux aussi tapissé de moquette. C'elle-ci étant bleu. En temps normal, je ressens un certain étouffement quand je pénètre ici, ça vient des bruits qui sont atténués par toute cette moquette. Mais aujourd'hui rien, mes oreilles ne me transmettent pas cette sensation. Je progresse vers la porte en verre au bout du couloir. Une femme, la secrétaire, me regarde passer sans rien dire. Elle me connaît, je viens souvent. Elle m'a toujours fait penser à un monstre tapi sous un déguisement de femme. Des cheveux blancs, des grosses lunettes, des dents longues, surtout quand elle croit qu'on ne la regarde pas. Et puis elle ne change jamais. Depuis que je viens, elle est toujours pareil, pas une ride, pas une maladie. Pourtant ça fait des années que je viens. Elle me fait peur, mais pas aujourd'hui.

Je rentre dans le grand bureau. La moquette est épaisse, dans un coin une plante aux fleurs bleues dégage un parfum entêtant. Un énorme bureau en merisier derrière lequel trône au fauteuil moelleux occupe le centre de la pièce. Un des murs est recouverts d'une bibliothèque dans laquelle des centaines de livres sont réunis. Mais ma place est dans un coin, je m'y dirige m'installe sur le canapé qui m'y attends et patiente.

Le sommeil me gagne. Je lutte, mais il est le plus fort et finit par m'emporter.

*

Je suis réveillé en sursaut, le clap vient de retentir. Je me redresse et aperçoit mon psy qui me regarde. Il a tiré le fauteuil prêt du canapé et m'observe dormir, je ne sais pas s'il est là depuis longtemps. Je lui souris.

—Comment allez vous ? Me demande-t-il.

—Bien... Ca va bien, lui reposer.

—Bon tant mieux.

—La séance a été concluante cette fois-ci ?

—Oui, regardez vous.

Je m'exécute. Mon dieu, tout ce sang.

—Qu'ai-je fait ?

—Vous avez résolu votre problème, me dit-il en souriant.

Il me tend une carte, je la saisis et lis : Dr Natas, avec l'hypnose, réglez tout vos problèmes.

–C'est résolu maintenant, reprend-t-il.

Je me lève et hurle. Il ne bouge pas et me regarde. Je recule, et me colle au mur. Il me dégoûte, sa présence me répugne, comment a-t-il pu ?

–Je l'aimais, lui dis-je.

–Oui, mais il vous trompait. C'est bien pour ça que vous êtes venu me voir ?

–Oui.

C'est un murmure qui s'échappe de mes lèvres. Mes yeux s'embuent, les larmes coulent le long de mes joues. Je me précipite sur la fenêtre et passe à travers.

C'est long 60 étages.

Qu'est-ce qu'il m'a fait faire ? Comment a-t-il pu croire que je pourrai commettre un tel acte ? Qui est-il ? Qu'est-il ?

Toutes ces questions qui hantent mon esprit durant la chute. Le vent souffle dans mes oreilles, ébouriffant mes cheveux. Le sol se rapproche. L'air caresse mes bras et mon visage, me donnant des frissons. Encore un peu. Le son de la rue me parvient de mieux en mieux. Je m'écrase.

*

Je me réveille en sursaut, couverte de sueur. David dort à mes côtés, il n'a pas bougé. Encore ce rêve, il va falloir que j'en parle au docteur pour qu'elle augmente les doses. J'essai de me rendormir mais je n'y arrive pas. Je reste allongée sur le dos, pendant que les heures s'écoulent lentement. Le réveil sonne. Je l'éteins et laisse David dormir. Il ne travail pas aujourd'hui, autant qu'il se repose, je peux y aller toute seule.

Je me lève, déjeune et part pour mon rendez-vous. Une fois par mois, je vais chez le psychiatre. Il y a quelques années, David m'a trompée et je ne l'ai pas supporté. J'ai essayé de me suicider et depuis je suis suivie par un psy.

Je marche d'un bon pas sur le trottoir, et ne tarde pas à arriver devant l'immeuble, je rentre et prend l'ascenseur, direction le 60ème étage. Je m'assois dans la salle d'attente. Je suis la seule patiente pour l'instant. Je ne suis pas rassurée, mais la secrétaire à l'air occupée dans le tri de ses papiers.

Un homme arrive, il me tend la main. Je me lève et l'a sert non sans étonnement.

–Bonjour, dit-il. Mr Natas, votre nouveaux médecin.

FIN

L'affaire de l'hôtel POMPADOUR

De toutes les énigmes auxquelles Mathieu Conrad et moi-même avons été confrontés, celle de l'hôtel Pompadour est incontestablement une des plus simples.

C'était le mois de décembre 1998. Il faisait un froid paralysant et d'épaisses nappes de brumes couvraient les paysages de la Touraine. Conrad et moi étions enfermés dans notre appartement depuis une semaine pour finir le bouclage de notre dernière bande-dessinée et nous étions sacrement en retard. La cheminée avalait goulûment des stères de bois chèrement acquises et nous prodiguait en retour une douce chaleur dont il ne fallait néanmoins pas trop s'éloigner si l'on ne voulait pas attraper froid.

Mardi, pendant notre pause cigarette de 7h, on sonna. Nous accueillîmes un visiteur très essoufflé et vêtu d'un grand pardessus noir, qui se présenta sous le nom de Jacquard. Conrad lui donna une chaise et lui proposa à boire. L'autre but rapidement son cognac en reprenant son souffle, ce qui laissa à mon ami le temps d'observer l'énergumène des pieds à la tête.

– Que nous vaut l'honneur de votre visite cher monsieur ? demanda-t-il, adossé à la poutre de la cheminée.

Jacquard fixa le vide un instant avant de reprendre ses esprits.

– Un grand malheur est arrivé, Monsieur Conrad. Ma sœur m'a donné votre adresse, et je me suis permis de venir vous trouver. On dit que vous avez le chic pour résoudre les affaires curieuses, et je suis actuellement dans une belle panade !

Conrad plaça une nouvelle bûche dans le feu et vint s'asseoir à mes côtés sur notre canapé.

– Votre sœur, vous dites ? Ne serait-ce pas Mme Eglantine Duvier, la femme du docteur ?

L'autre toussa.

– Elle vous a donc parlé de moi ?

– Que nenni ! Mais les courbes de vos oreilles respectives ne trompent pas. Même courbe originale de l'hélic et petit creux semblable au niveau du lobe inférieur. Un détail enfantin pour tout observateur, dit Conrad avec lassitude. Venons en aux faits. Que vous arrive-t-il qui puisse justifier mon intervention, ou plutôt notre intervention, rajouta-t-il en me caressant du regard. Mon ami Desmond m'accompagne dans mes enquêtes, vous pouvez parler devant lui en tout confiance, ajouta-t-il en me désignant du menton.

Conrad savait comment flatter mon orgueil, et rien n'y réussissait mieux que lorsqu'il m'associait à son travail d'enquêteur.

L'homme sourit nerveusement et débuta son récit.

– Je suis le gérant de l'hôtel Pompadour, dans la rue de la Scellerie. Vous voyez le théâtre...

Conrad s'impatienta.

– Je connais Tours mon vieux ! Des faits, que diable ! Notre temps est précieux !

– Désolé ! Mais cette histoire me trouble ! Hier matin, un client aux manières originales qui avait pour seul bagage une housse de guitare m'a loué une chambre pour la nuit. Je lui ai donné sa clé et il est monté s'installer, pour ne pas réparaître de la journée. Jusque là, rien de terrible, me direz-vous. Mais durant la nuit qui suivit, sur le coup de cinq heures du matin, un horrible cri déchira le silence de l'hôtel ! Je fus réveillé en sursaut et, après avoir enfilé une robe de chambre, je suis monté à l'étage des chambres. Tous les clients étaient déjà sortis sur le palier sauf un : celui à l'étui de guitare ! J'ai essayé d'ouvrir la porte de sa chambre avec mon passe mais elle semblait bloquée de l'autre côté par un meuble, qui avait dû être poussé là pour nous en interdire l'accès. J'ai renvoyé tous mes clients dans leurs chambres pour ne pas faire d'esclandre et je suis descendu à l'accueil pour prévenir la police. Ma sœur qui était présente me conseilla d'attendre le lever du jour, et après réflexion j'ai réalisé que l'arrivée d'hommes en uniforme dans mon établissement ne serait pas le genre de publicité dont il était judicieux de bénéficier en ces temps qui courent. Les affaires sont dures vous savez et...

– Continuez votre récit, voyons ! le coupa vivement Conrad, qui semblait intéressé par le témoignage de l'hôtelier.

– Oui ! Donc ! Ma sœur Eglantine me conseilla de venir vous trouver, et me voilà.

Conrad alluma une cigarette et se leva pour attiser le feu.

– Pouvez-vous nous décrire l'homme en question ?

– Un type aux cheveux longs avec une barbe de quelques jours, et des boucles d'oreilles en argent je crois. Je n'ai pas vu ses yeux car il avait des lunettes à verres fumés. Il était habillé comme un motard, vous voyez le genre, avec du cuir et des pins, style Johnny Hallyday !

– Êtes-vous vraiment sûr qu'il n'est pas sorti pendant la nuit ?

– Je ne pourrais pas le jurer mais je pense que non.

– Avez-vous entendu un seul cri ?

– Un seul ! C'est certain ! Plusieurs témoins pourront le confirmer.

Conrad se détourna de la cheminée et me lança ma veste.

– En route, Desmond, allons inspecter les lieux !

Jacquard sourit de toutes ses dents et se leva tout en nous proposant des cigares qu'il cachait dans un petit étui.

– Tenez, Messieurs, servez-vous, et merci d'avance. Avez-vous déjà votre idée sur l'affaire ? demanda-t-il à mon ami qui enfilait son écharpe rouge.

– Je préfère vérifier mes hypothèses avant de les partager. En route messieurs !

Plongés dans la brume matinale, nous arrivâmes devant l'hôtel Pompadour qui se trouvait à seulement quelques rues de notre appartement. Conrad demanda à Jacquard de lui indiquer la fenêtre de la chambre en question, et il l'examina pendant une longue minute. Il avait sur ses traits cette expression de concentration nerveuse qu'il arborait dès qu'il commençait à suivre le bon fil d'une énigme. Nous le suivîmes à l'intérieur et nous fûmes surpris de le voir se dévêtir. Il posa son manteau et son écharpe sur un fauteuil et, après avoir observé le sol du hall avec attention, il ressortit dans la rue glaciale, vêtu de son pull.

– Conrad, vous allez attraper la mort ! lui lançai-je en me rappelant sa pneumonie de l'an passé.

Mais déjà il avait commencé à escalader la gouttière, tel un grand singe dégingandé.

– Ma parole, mais il va se briser le cou ! s'indigna l'hôtelier qui déjà s'inquiétait du cocasse numéro pratiqué devant son enseigne à la vue des passants déjà forts nombreux en cette heure matinale.

– N'ayez crainte, Jacquard, lança Conrad qui déjà s'était hissé au niveau du premier étage. Je retombe toujours sur mes deux pattes !

Il atteignit la fameuse fenêtre du deuxième et la poussa de la main. Elle s'ouvrit côté chambre et Conrad siffla.

– Vous pouvez me rejoindre en haut, messieurs, nous dit-il tout en sortant de sa poche son couteau à cran d'arrêt.

– Il y a du danger ? lui lançai-je d'en bas.

– On verra bien !

Puis il disparut dans la chambre.

Jacquard et moi montâmes sur le palier du deuxième étage et attendîmes avec impatience que notre alpiniste nous ouvre. Un lourd grincement retentit et je compris qu'il déplaçait le meuble qui obstruait la porte. Il nous ouvrit, le visage sombre et grave.

– Vous pouvez appeler la police, Jacquard, un meurtre a bien été commis dans cette chambre, annonça-t-il avec emphase.

L'autre blêmit et bouscula Conrad pour pénétrer dans la chambre. Il poussa un cri de surprise en découvrant sur le sol le cadavre d'un homme qu'on avait égorgé. Jacquard devint livide. Quant à moi, j'avoue que la vue du sang m'a toujours perturbé, surtout celui des autres. Je restais donc sur le palier.

– Ce n'est pas lui, Conrad ! explosa-t-il soudain avec excitation. Ce n'est pas mon client !

– C'est évident ! répondit calmement Conrad. Desmond, descendez à l'accueil et appelez les forces de l'ordre. Jacquard, j'ai quelques questions à vous poser. Mais sortons de cette pièce avant que vous ne tourniez de l'œil., de plus vous piétinez d'éventuelles preuves.

Toujours sous le choc, Jacquard regarda ses pieds puis sortit, suivi par mon ami.

Les deux hommes sortirent et Conrad tendit à l'hôtelier sa petite flasque de Whisky. Jacquard en but une gorgée et reprit quelques couleurs.

– C'est déjà mieux !

– Merci à vous, dit Jacquard en rendant la flasque.

– Avez-vous une autre clé de la porte d'entrée ?

– Oui, elle est rangée dans mon bureau, à l'accueil.

– Très bien. Je vous remercie. La police ne devrait pas tarder.

L'inspecteur barbier arriva avec trois agents, et nous pûmes voir sur son visage affable qu'il était bien heureux de nous trouver sur les lieux.

– Ah ça ! Conrad et Desmond ! La belle affaire ! Déjà résolue je présume ?

Conrad serra la grosse main de Barbier et salua les trois agents.

– Messieurs ! déclama-t-il, exagérément solennel. C'est une affaire on ne peut plus simple que vous avez là ! Je me ferai un plaisir de vous conseiller dans vos recherches,. Sur ce, dit-il en attrapant sa veste et son écharpe, moi et mon ami avons du pain sur la planche.

Barbier retint mon ami.

– Allez, Conrad, deux ou trois tuyaux pour nous faire gagner du temps !

L'autre rigola de bon cœur.

– Un peu de nerf, Barbier ! Je vous ai dit que cette affaire était simple comme bonjour ! Je passerai cette après-midi au poste pour faire ma déposition, et nous discuterons des tenants de l'énigme, qui n'en est pas une, je vous le concède !

Nous rentrâmes chez nous et je dois dire que j'étais très curieux de connaître la clé de l'histoire. Conrad raviva les braises et mit à bouillir de l'eau chaude pour un thé. Il s'alluma une cigarette et s'adossa au mur de la cuisine.

– Votre théorie, Desmond ?

Je m'allongeai dans mon fauteuil et je fixai le plafond pour trouver l'inspiration.

– J'ai peine à réfléchir quand je sais que vous tenez tous les bons fils dans votre poche ! m'excusai-je. Allez Conrad, dites-moi tout !

Il rit en sortant des tasses et des cuillères.

– Encore une fois, vous me décevez, mon ami !

Il servit le thé et m'expliqua tout.

– Vous me reprochez souvent de m'abîmer la rétine sur internet. Vous avez sûrement raison, mais le web est un fabuleux vivier d'infos en tout genre. C'est sur un de ces sites de news qu'avant-hier soir je fit une lecture très intéressante. Une vente aux enchères d'objets personnels du guitariste Jimi Hendrix avait eu lieu samedi soir à Paris, au cours de laquelle un médiateur en ivoire avait été volé avant le début de la séance. Les soupçons se sont très vite portés sur un homme habillé comme une star de rock qui se baladait avec un étui à guitare dans les coulisses. Cheveux longs, boucles d'oreilles et badges sur la veste. J'ai tout de suite fait le rapprochement avec notre homme.

La suite : l'hôtelier Jacquard nous a affirmé avoir entendu un cri horrible. Or, vous serez d'accord avec moi si je vous dis qu'un tel hurlement a plus de chances de se produire si au moins deux personnes sont présentes. Donc voici mon cheminement d'idée : notre voleur rockeur avait rendez-vous avec quelqu'un dans sa chambre, un receleur ou peut-être un complice. La suite de l'enquête nous le dira. J'ai repéré dans la chambre deux types de traces de pas, que j'ai retrouvés dans le hall de l'hôtel. Comme vous vous en souvenez sûrement, il pleuvait des cordes avant-hier soir, donc le complice n'a pas pu escalader la gouttière qui devait être ruisselante d'eau. Il est donc naturellement passé par la porte d'entrée. Comment, me direz-vous, puisque Jacquard ferme tous les soirs son hôtel ? C'est simple : notre voleur est tout simplement sorti de sa chambre en pleine nuit, a fouillé le tableau de la réception et a dû finir par trouver le double qui ouvrait la porte d'entrée. Il a fait rentrer son complice et ils sont montés à pas de loups dans la chambre. Là, pour une raison que nous ne pouvons déterminer, ils se sont disputés et en sont venus aux mains. L'organisation au sol des traces de pas atteste que bagarre il y eut. Malheureusement, l'affaire s'est plutôt mal terminée

pour le complice et il a juste eu le temps de pousser un macabre hurlement avant d'être assassiné. Comme vous l'avez deviné, notre voleur a rapidement déplacé la commode de la chambre pour bloquer la porte d'entrée, avant de fuir par la gouttière à ses risques et périls. Enfantin non ?

Il avait raison, c'était évident. Mais soudain, une étincelle de jugeote sembla me traverser.

– Et le médiateur ?

– Il est évident que le voleur l'avait caché quelque part dans la chambre.

– Ah ! Pour quelle raison ?

– A mon avis il avait quelques doutes sur la fiabilité de son complice et il devait s'attendre à ce qu'il y ait du vilain ! Tant qu'à se faire rosser, autant que l'autre ne trouve pas le médiateur. Malheureusement, le sort a frappé le complice et non le voleur.

– Si j'ai bien compris, le coquin court toujours avec ce satané médiateur ?

Conrad rit malicieusement et me fit un clin d'œil tout en aspirant avec bruit le fond de sa tasse de thé.

Le téléphone sonna et il répondit.

– Conrad et Desmond, j'écoute ?

– Oui, c'est Barbier à l'appareil. J'ai une bonne nouvelle, nous avons élucidé toute l'affaire, donc nous n'aurons pas besoin de vos services !

– Toute l'affaire ?

– Pardon ?

– Vous avez élucidé toute l'affaire ?

L'autre bredouilla au bout du fil.

– Il nous manque juste un élément.

– Le médiateur ?

Barbier hoqueta de surprise !

– Comment... ?

– Jetez un coup d'œil au bidet, inspecteur, vous y trouverez votre bonheur.

On entendit dans le haut-parleur Barbier qui transmettait le renseignement à ses agents, qui très vite confirmèrent les dires de Conrad. Barbier balbutia quelques remerciements à contrecœur et raccrocha après avoir donné rendez-vous à Conrad pour sa déposition.

Mon ami reposa le combiné sur son socle en secouant la tête.

– Eh bien ! Ces policiers tourangeaux ne sont pas encore tout à fait au point à ce que je vois, me dit-il avec ironie.

– Mais comment avez-vous su pour le médiateur ?

– J'ai remarqué des traces de pas dans la salle de bain. Or, l'état de surface de l'émail du lavabo et du bidet ainsi que les savonnettes et les serviettes inutilisées me confirmèrent que notre homme n'était pas venu y faire sa toilette. J'ai promené ma main un peu partout derrière les colonnes et les tuyaux, et dans le fameux bidet j'ai découvert le médiateur, que j'ai eu la présence d'esprit de laisser en place.

– Mais pour quelle raison le voleur ne l'a-t-il pas emporté avec lui ?

– Desmond, vous parlez avant de réfléchir ! Rappelez-vous que le complice a poussé un cri qui a réveillé tout l'hôtel ! Notre voleur roqueur a dû paniquer en voyant la situation dérapier ainsi et, après avoir déplacé la commode, des pas et des appels dans le couloir lui ont fait oublier le principal, ce qui atteste d'un évident manque de sang-froid. Une petite frappe, qui sera bientôt arrêtée, j'en suis sûr.

– Tout est clair Conrad !

– Très clair !

– Je crois qu'on a une bande-dessinée à finir, non ?

– Je mets une bûche dans l'âtre et je suis à vous ! Je vous ressers un peu de thé ?

FIN

Leptinotarsa Decemlineata

Regardez cet homme : Le regard fier, l'allure débonnaire, gratifiant chaque homme qu'il croise d'un bonjour tonitruant ou d'une vigoureuse tape dans le dos. Observez-le bien, cet homme est un vainqueur. Cet homme a fait fi de la fatalité pour s'imposer. Cet homme, c'est Robert Mc Queen, le roi de la patate. Ce millionnaire jovial est né dans une ferme du Kentucky en 1929 et croyez moi à cette époque c'était pas tous les jours dimanche. Deux ans plus tôt son père avait décidé de faire fructifier les maigres bénéfices de la famille en boursicotant un peu sur les conseils d'un ami. En 1929, patatrac ! Le petit Bob ne connut jamais son géniteur, ce dernier s'étant pendu à la poutre maîtresse de la grange. Franchement, devenir un magnat de la pomme de terre en naissant l'année du crack de Wall street, faut avoir un sacré tempérament ! A dix ans, il travaillait déjà aussi dur que ses frères aînés dans les champs tout en étant premier de la classe, à 16, il quittait l'école à contre cœur pour devenir gérant de l'exploitation familiale. Dans les années qui suivirent, son sens inné des affaires, son charisme, sa manière de mener les hommes firent rapidement de lui une véritable légende dans la région. En 1954, il épouse Janett Parker qui lui donnera 4 beaux garçons mais surtout l'exploitation de pommes de terre la plus prospère de l'Etat. Il n'en faudra pas plus pour faire de lui l'Empereur de la frite. Le petit Bob devenu grand sera toujours à la pointe de l'innovation. Contrat d'exclusivité avec une grande chaîne de fast food, lancement de produits révolutionnaires (les chips en sachets sous vide, c'est lui !) et expansion dans le monde entier. Et maintenant regardez -le il pourrait passer pour un plouc avec son énorme bedaine, son stetson blanc vissé sur la tête et sa moustache grisonnante en guidon de vélo, et bien non ! tout le monde le vénère, tout le monde l'adule et surtout tout le monde le craint car outre ce superbe produit de l'American Way of live, Robert Mc Queen est avant tout une ordure de première. On ne compte plus le nombre de pauvres types qu'il a écrasé pour arriver au sommet (les chips en sachets sous vide, c'est pas lui !), le nombre de pots de vin qu'il a distribué et le nombre de manipulations dont il a été capable pour obtenir la pomme de terre la plus belle, la plus ronde, la plus commercialisable. Entendez par manipulations d'obscurs tripatouillages tant chimiques que génétiques. Si vous avez déjà été malade en bouffant ses frites, ne vous étonnez plus. Mc Queen est un avide, Mc Queen est un pervers. Il s'intéresse à tout ce qui est rentable. Il tutoît Bill Gates et l'appelle « Fiston ». Vous le verriez surfer sur le net à son âge... D'ailleurs, ça fait longtemps qu'il devrait être à la retraite. Et bien non, il s'accroche, il est là et il n'est pas près de partir, le bougre.

Pour l'heure, il traverse à grandes enjambés le hall de son laboratoire Hyper-moderne, et tout le monde s'incline devant lui. Il est content, il est souriant car il va voir sa « beauté ». Elle s'appelle Lisa, elle est blonde comme les blés et elle pèse 2 tonnes cinq. Lisa est une pomme de terre dernière génération. Avec ses sœurs juste un peu moins grosses, elle dort dans un hangar high tech au quatrième sous sol, à cinquante mètres sous terre. Et de la terre, cette patate là n'en a pas besoin. Elle est directement nourrie par un mélange subtil de produits dont l'inventaire vous ferait froid dans le dos. Mc Queen appelle l'ascenseur, ne salue pas le pauvre liftier tremblant de peur et s'engouffre dans la cabine pour rejoindre sa belle. Le hangar est faiblement éclairé pour ne pas nuire à la croissance des légumes mais l'homme se dirige sans difficultés vers Lisa. Lorsqu'il entend du bruit, il force l'allure tout en entrant dans une rage folle. Personne n'a le droit d'être là quand il visite ses protégées. « J'avais dit ... » Il n'a pas le temps de finir sa phrase, le monstre se jette sur lui.

« Alors docteur, demande l'inspecteur encore blême, c'était quoi ce putain de monstre ? Il a bouffé le gros et n'a laissé que sa montre et ses os bien nettoyés. Il a du crever d'indigestion ! Putain c'est quoi ce bordel ? C'est énorme ! »

« Bah, c'est pas un monstre. C'est un LEPTINOTARSA DECEMLINEATA. »

« Un quoi ? »

« Un doryphore. »

Une journée comme les autres

La vie de Monsieur Pierre n'avait vraiment rien d'extraordinaire. Et pour cause, elle était réglée comme du papier à musique à la rengaine éculée. Tous les jours, c'était la même routine, navrante et monotone.

Il se levait le matin à 7 heures, partait au travail vers 8 heures, déjeunait à la cantine le midi, prenait sa pause café à 15 heures et repartait chez lui vers 18 heures.

Le soir, il mangeait à 19 heures et suivait le journal télévisé à 20 heures. Ensuite, selon l'intérêt des programmes, il regardait la télévision ou lisait un roman.

Puis, vers 23 heures, il se couchait et entamait ainsi ses 8 heures de sommeil quotidiennes. Comme d'habitude.

Pendant les week-end, Monsieur Pierre lisait beaucoup, allait au cinéma et sortait avec ses amis.

Tout ce qu'il y avait de plus banal en somme.

Mais quelqu'un décida un jour de mettre un peu de piquant dans cette fadeur et de rendre la vie de Monsieur Pierre palpitante, intrigante et jonchée d'aventures diverses.

Mais voilà, ce que quelqu'un n'avait pas prévu, c'est que Monsieur Pierre tenait à sa vie sans tumulte et sans accros. Il y tenait dur comme fer.

Aussi, lorsqu'un dimanche matin il reçut cet étrange coup de téléphone, sa vie, sur le point alors de basculer, ne vacilla pas d'un iota.

- Allo... Monsieur Pierre, disait la voix.

- Oui, qui est à l'appareil ?

- On ne se connaît pas... Mais il faut absolument que l'on se voit ! Je dois vous montrer quelque chose... Rendez-vous au café en bas de chez vous à 14 heures !

- Je suis navré mais j'ai d'autres projets.

- Mais... fit la voix, décontenancée. Votre vie en dépend, Monsieur Pierre ! Je ne vous veux aucun mal. Je ne vous demande que cinq petites minutes...

- Non, désolé. Bonne journée.

Et il raccrocha. Cet après midi, il avait prévu de se faire une toile et de rentrer chez lui ensuite pour terminer la lecture de son roman, confortablement installé dans son rocking-chair avec un cappuccino.

Aller dans un café pour rencontrer un inconnu à 14 heures ne faisait pas partie du programme.

Une fois la table débarrassée et la vaisselle faite, Monsieur Pierre prit son manteau et se rendit à la séance de 15 heures au cinéma du quartier. Il avait opté cette fois-ci pour une comédie. Il donna sa carte à la fille du guichet qui lui précisa qu'il ne lui restait plus que 3 places sur son compte mais qu'elle pouvait le recharger s'il le désirait. Il déclina poliment la proposition et se dirigea vers la salle qu'un homme lui désignait tout en déchirant une partie de son billet. Ce dernier lui rendit son billet avec un étrange regard puis se tourna vers le client suivant.

Alors que Monsieur Pierre parcourait le couloir qui le menait à sa salle en observant d'un œil distrait les affiches de films qui se succédaient sur les murs, il se rendit compte qu'il avait dans la main, en plus de son billet, un morceau de papier plié en quatre. Il l'ouvrit machinalement et put y lire : Quatrième siège en partant de la gauche, troisième rangée.

Il jeta le papier en passant devant une poubelle et pénétra dans la salle 5.

Comme à son habitude, il prit sa place au fond de la salle, sur le côté. Monsieur Pierre tenait à sa tranquillité et avait en horreur ces gens qui vous donnaient des coups de genoux dans le dos ou qui parlaient dès qu'il n'y avait plus d'action ou que le film ne les intéressait plus.

Pendant le film, il n'accorda pas le moindre regard à la place qu'on lui avait suggérée sur le papier. Il s'en fichait totalement et n'était de toute façon pas le moins du monde intrigué. A vrai dire, il n'y pensait même pas, le film, bien que très moyen cette semaine, monopolisait toute son attention.

A la fin de la séance, Monsieur Pierre s'engagea dans la file de spectateurs et quitta la salle. Dans le hall, il passa devant l'homme qui lui avait remis le papier sans même apercevoir le regard noir qu'il

lui jetait.

Mais alors qu'il s'apprêtait à sortir, une voix l'interpella.

- Monsieur, je crois que ceci est à vous...

Une femme d'une trentaine d'année, dans le genre BCBG, se tenait devant lui et l'observait d'un œil avide.

- Je vous demande pardon ? fit Monsieur Pierre d'un air distrait.

- Ceci... dit-elle en lui tendant un téléphone portable. Vous l'avez laissé dans la salle.

Le téléphone se mit à vibrer. La femme le lui mit alors de force dans les mains et se précipita vers la sortie, laissant Monsieur Pierre sans réaction.

Celui-ci, perplexe, observa à tour de rôle le téléphone qui continuait à vibrer et l'étrange femme qui s'était mis à courir une fois la porte du hall franchie.

Il s'approcha alors du guichet et attendit que l'ouvreuse lève la tête de ses papiers.

- Quelqu'un a dû oublier son téléphone dans la salle, lui dit-il quand il obtint son attention. Je suppose que c'est à vous que je dois le remettre ?

- Heu... Je ne sais pas... fit-elle, décontenancée. Vous êtes sûr qu'il n'est pas à vous ?

- Je puis vous l'assurer.

- Vous êtes vraiment sûr ? Il sonne, vous devriez peut être répondre...

- Puisque je vous dis qu'il ne m'appartient pas, je n'ai aucune raison de répondre !

Elle lui jeta un regard noir.

- Eh bien laissez le donc ici, répondit-elle sèchement. Puisque vous ne voulez pas répondre !

Il lui remit le téléphone portable, la salua aimablement et sortit du cinéma, boutonnant son col pour parer le vent froid qui lui fouettait le visage.

Quelque chose semblait vouloir s'immiscer subrepticement dans la vie bien rangée de Monsieur Pierre. Quelque chose ou quelqu'un, Monsieur Pierre n'avait pas la moindre idée sur la question. Encore eut-il fallu bien sûr qu'il se la pose.

Car enfin Monsieur Pierre avait pour fâcheuse habitude d'araser scrupuleusement les contours de son existence, si bien qu'aucune écharde ni aucun épis ne dépassait de la surface lisse de sa vie.

Alors quand ce quelque chose ou ce quelqu'un faisait une tentative d'intrusion, il glissait simplement sur lui et ne trouvait aucune paroi à laquelle se raccrocher.

Ce qui commençait à devenir franchement pénible !

En rentrant chez lui, Monsieur Pierre trouva une lettre glissée sous la porte. Aucune adresse, ni aucun nom. Juste un mot.

Urgent !!!

Il s'en empara en se demandant vaguement s'il avait pensé à payer la dernière facture EDF, et pénétra dans l'appartement en prenant soin, comme d'habitude, de verrouiller derrière lui.

Il décacheta l'enveloppe et en tira le feuillet qui y avait été glissé. Il se mit alors à le lire d'un œil absent.

Votre vie est en danger, Monsieur Pierre !

Ce que je voulais vous montrer ce matin, ce sont des photos de vous, prises dans votre appartement. On vous espionne Monsieur Pierre et on veut votre perte.

Le temps presse, ils vont bientôt passer à l'action, il faut faire vite.

Ceci dit, j'ai peut être quelque chose qui pourra vous aider il faut qu'on se parle de vive voix pour ça.

Je vous téléphone ce soir.

- Ma vie va très bien, dit Monsieur Pierre tout haut en roulant en boule le papier qu'il jeta à la corbeille. Tout se passe très bien.

Et il s'installa dans son rocking-chair en s'emparant au passage de son livre et, comme prévu, se

plongea dans la lecture, sans une pensée pour tous ces événements étranges.

A 20 heures, alors que le journal télévisé allait commencé, le téléphone retentit d'une sonnerie qui agaça Monsieur Pierre. Il songea tout d'abord à ne pas répondre mais se dit que finalement le meilleur moyen de se débarrasser de cette désagréable intrusion était d'aller à son rencontre et d'expédier l'affaire vite fait bien fait.

Il décrocha.

- Allo.

- Monsieur Pierre ? C'est moi, fit la voix sans attendre la réponse. La personne qui vous a contacté ce matin et qui vous a...

- Ecoutez, tout va bien dans ma vie, je n'ai pas besoin d'aide ! Au revoir !

- Attendez, attendez !!! s'écria la voix, paniquée.

- Quoi !!!

- Comment se fait-il que vous ignoriez à ce point de telles menaces ???

- Je vous le répète, ma vie va très bien !

- Tout ça ne vous intrigue pas ???

- Non. Ma vie me plaît comme elle est, je n'ai pas besoin de ces débordements.

- Mais votre vie est morne, Monsieur Pierre. Ennuyeuse à mourir !

La voix se faisait plus dure et un soupçon de colère la faisait trembler.

- Qui êtes vous pour juger ma vie ? Et puis, quel rapport avec le reste ?

- Le rapport ??? Le rapport ?!! hurla la voix. Mais bordel de merde, je vous annonce que votre vie est en danger, vous restez de marbre !!! Je vous laisse des messages partout, je vous tends des perches énormes et vous n'êtes pas foutu de vous en saisir !!! Le rapport c'est que je ne comprends pas pourquoi vous vous bornez à ignorer l'intrigue !!!

- Ignorer quoi ???

- L'intrigue bordel ! Que vont dire les lecteurs s'il ne se passe rien ? Si vous restez là à aller au boulot, à lire vos fichus bouquins et à vous payer des cinoches ? J'ai une nouvelle à écrire, moi ! Alors bougez vous ou je change de sujet !!!

- Vous êtes fou à lier... Au revoir.

Et il raccrocha.

Peu de temps après, alors qu'il regardait le journal télévisé (comme tous les soirs), Monsieur Pierre avait déjà tout oublié de cette histoire.

Conséquences d'un deal

-Attends, attends reste cool !

La situation était en train de dégénérer. Le dealer que Maurice avait appelé ne semblait pourtant pas se faire de soucis. Il devait certainement consommer sa propre came pour ne pas remarquer qu'on était au bord du désastre.

Quand à moi, j'essayais de raisonner Maurice avant qu'il ne fasse une connerie, autant dire que le temps m'était extrêmement limité.

-Ce mec est un amateur, c'est clair. Mais bon t'as vu sa tronche ? C'est évident qu'il capte même pas la merde dans laquelle il s'est fourrée.

Maurice ne semblait pas se calmer malgré mes arguments que je trouvais implacables. En même temps l'ecstasy commençait à faire effet, ça devait jouer.

-Je m'en fous, me dit-il, ce type vient me livrer ce qu'il ose appeler de la coke pure, il me prend mes 500 billets et ensuite il refuse d'admettre que son produit c'est rien d'autre que beaucoup de sucre et un peu d'éther !

Il commençait à avoir les yeux qui s'écarquillaient de plus en plus, jamais bon signe.

-Et puis il ajoute qu'il a déjà dépensé mon fric, « non missié moi pas avoir la monnaie » non mais bordel il veut vraiment que je lui refasse la façade !

Le dealer, un certain Arthur si j'ai bien tout suivi, souriait maintenant jusqu'aux oreilles, certainement en plein trip et à des lieues de nous entendre. Il s'était assis sur le canapé voilà dix minutes, après que Maurice l'ait fait revenir pour contempler la merde qu'il lui avait refilee.

Et j'imagine qu'à ce moment là mon vieux t'étais déjà trop stone pour te rendre compte que venir était la pire mauvaise idée que quelqu'un puisse avoir de tout ce foutu siècle.

-Ecoute, Maurice, c'est un bouffon ce type, et puis...il est déchiré quoi merde ! On le laisse se casser et on ira lui demander ton pognon demain, je suis sûr que tu l'auras ton fric.

J'alternais mon regard de Maurice au dealer, puis de nouveau Maurice, et le dealer, mais quand mon regard revint sur Maurice je vis qu'il avait sorti un flingue de je ne sais où. Le blanc de ses yeux avait totalement viré au rouge.

- Il va jamais me le rendre mon putain de POGNON !

Puis il tira sans sommations sur le pauvre petit dealer noir au sourire béat. Sourire que même une balle de calibre 45 en pleine poitrine ne lui enleva pas.

-Maurice, Maurice, qu'est ce que t'as fait Maurice ? Tu l'as tué, putain tu l'as vraiment buté. Et maintenant Maurice, hein bougre de con, maintenant on fait quoi ? En plus il est en train de foutre plein de sang sur ton canapé. Putain Maurice t'as pensé à la facture de nettoyage?

L'ecsta me permettait de ne plus chercher à suivre une logique dans mes paroles, c'était à la fois tout à fait réconfortant et légèrement irritant.

Maurice paraissait quand à lui parfaitement calme dorénavant.

- Mouais bin on va l'enterrer dans le désert. C'est pas compliqué, je vais chercher la fourgonnette.

Pendant qu'il faisait démarrer son véhicule, j'examinai le cadavre. Le sang coulait de la plaie au thorax et inondait la chemise d'Arthur dont la teinte devenait de plus en plus foncée. Je la touchai pour ressentir la sensation que cela produirait mais à ce moment je me rendis compte que la poitrine de ce pauvre gars montait et descendait, faiblement mais c'était indéniable.

Maurice revint et empoigna Arthur par les épaules.

- Prends le par les pieds, dit-il.

Je m'exécutai.

- On va le foutre dans le coffre.

-Ok, lui répondis-je, mais tu sais en fait il est pas mort.

Une fois cela fait on monta également dans la fourgonnette, c'était Maurice qui conduisait.

- C'est cool qu'il soit pas mort non ?

- Ouais ouais, me répondit distraitement Maurice.

Il jetait un coup d'œil dans le rétro. La nuit était plus noire que jamais et on ne voyait aucun phare d'aucune sorte. Mais sûrement qu'un soupçon de paranoïa commençait à le travailler. Tout à fait

normal si on prenait compte de la dose d'héroïne qu'il s'injectait tous les jours dans les veines.

- On devrait peut-être l'emmener à l'hôpital du centre-ville ?

- Hmm.

Il inséra une cassette audio dans le lecteur et je passais la demi heure suivante à écouter les Stones chanter. Ils chantaient « Angie » et j'admirais le bouton de réglage du son, ils chantaient « Paint it black » et je m'émerveillais devant une merde d'oiseau qui avait séchée sur le pare-brise.

Maurice se gara enfin et sortit du véhicule.

- Là ce sera bon, dit-il.

Je le suivis, et on sortit Arthur du coffre. Je me penchais vers l'oreille de mon pote 'Tutur.

- Tu vois, on est arrivé mon gars, ça va aller mieux maintenant.

Mais alors je remarquai que cette fois, la poitrine du dealer ne bougeait plus du tout. Un instant une pensée me traversa.

Est-ce qu'il a canné au son de « Miss you » ? Oh mec ce serait trop con.

Puis Maurice arriva et me tendit une pelle.

- Creuse à droite de la bagnole.

Je le regardai et sans pouvoir me retenir des larmes se mirent à couler sur mes joues.

- Il est mort maintenant, salaud !

Maurice me regarda avec ses yeux rouges puis se gratta la tête.

- Tu sais, tu devrais sérieusement songer à arrêter la came.

Et il se retourna pour aller creuser.

C'est alors que je lui assénai un violent coup de pelle dans la nuque. Il tomba aussitôt, pas de tressautements, pas de grognements. Raide mort.

Woaw je suis bien plus doué que lui !

Je lâchai la pelle puis me dirigeai vers Arthur. Tant bien que mal j'arrivai à le soulever et à l'installer sur le siège passager à l'avant de la camionnette ; le siège du mort.

- Tu seras bien là.

Puis je montai également, à la place du conducteur cette fois-ci. Et je démarrai laissant en plein désert le corps de Maurice ainsi que deux pelles qui n'avaient pas de prénoms.

- Tu vas voir, on va aller au Kansas, il paraît que c'est immense là bas. Il doit y avoir des arbres aussi grands que des pyramides j'imagine. Et les pyramides...et bien en fait je ne suis pas certain qu'il y ait des pyramides au Kansas. Mais il doit y avoir des fraises et c'est bien suffisant non ?

J'éclatai de rire et enclenchai l'autoradio.

"I've been holding out so long

I've been sleeping all alone

Lord I miss you. "

Décembre

La fresque hivernale avait chassé l'automne de son puissant manteau blanc. Le visage coloré qu'était la nature arborait maintenant une blême physionomie, et hérissait d'arbres torturés dépourvus de toute parure. Le tableau automnal avait succombé à la morne simplicité de la saison morte, comme si un peintre mal inspiré avait retouché d'un pinceau vengeur la défunte magnificence d'une peinture perdue. Les gens avaient regagné leurs habitations, n'osant défier la morsure du froid qui avait empreint l'atmosphère de son souffle tranchant. Dans le petit village de Léos, vieille réserve amérindienne du nord québécois, les affres du silence planaient dans les rues enneigées. Parfois, une légère bourrasque venait crever le mutisme, remontait le col de la montagne au pied duquel dormaient les masures et allait se perdre dans les carcasses opaques des arbres. L'ambiance était des plus inquiétante. La nature avait perdu l'innocence que lui donnaient les horizons paradisiaques de la saison précédente, et sa facette la plus sombre se découvrait à présent sans pudeur aucune. La platitude de l'atmosphère se voulait cruelle, dépouillant les gens de toute assurance. Car au sein de Léos, cette saison avait une signification bien plus profonde...

La nuit annonçait son déclin. Dans le ciel, sa présence se faisait caverneuse, l'opacité de son voile regagnant peu à peu les horizons perdus d'une nuit déchue. Le jour remontait à la surface, s'émancipant de l'emprise nocturne, mais à Léos, cette conversion du temps n'avait rien de rassurant. Dans le village, le même silence irréel noyait l'atmosphère. Sans la présence de lumière qui perçait les carreaux des résidences, on aurait cru à un hameau abandonné. Mais il y avait un sens derrière tout ça. Une explication qui justifiait l'état actuel de la petite communauté. Les habitants attendaient. De la porte d'entrée jusqu'aux fenêtres les plus discrètes, tout avait été verrouillé à double tour. L'isolement général avait débuté il y avait quelques jours de cela. Lorsque l'hiver avait frappé aux murs de leur chaumière, toutes les familles s'étaient recueillies dans leurs habitations en barrant tout dans leur sillage. Les hommes avaient empoignés leur arme de chasse, les enfants s'étaient barricadés dans les endroits les plus sécuritaires et les femmes priaient le seigneur en attendant qu'il arrive. Lorsque la source de leurs inquiétudes franchirait l'enceinte de Léos, dans un antique chariot tiré par deux montures colossales, ils seraient prêt à se défendre du mieux qu'ils le pourraient. Car cette chose ne venait jamais en paix. L'hiver amorcée, elle se découvrait dans son grand manteau noir, se glissait avec un calme implacable jusqu'aux portes de certaines maisons et en ressortait la plupart du temps avec un butin humain. À chaque fois qu'une victime était sélectionnée par la « bête », elle n'opposait aucune résistance, comme hypnotisée par une puissance inexplicable. Elle s'abandonnait aux bras tendus de la créature qui s'efforçait de la traîner jusqu'à son chariot et se laissait finalement guider dans la montagne. Certains hommes avaient déjà tenté d'abattre le visiteur à l'aide d'un fusil, mais la balle s'était perdue dans l'intangibilité de sa silhouette, ne lui infligeant aucune blessure. Une poignée d'hommes s'était déjà proposée à partir à la recherche des disparus, mais n'était jamais revenue. Depuis ce temps, plus personne n'osait s'attaquer à elle. Les ouvrages mythologiques amérindiens leur conseillaient d'ailleurs de ne pas s'en prendre aux entités d'outre monde, car le fait d'éveiller leur colère pourrait engendrer des répercussions encore plus abominables. Ainsi l'hiver devint pour Léos la pire des manifestations...

Aux fenêtres des demeures, le reflet de plusieurs visages inquiets démentait à présent l'allure fantôme qu'avait emprunté l'ancienne réserve aux cours des dernières journées. Les gens s'étaient précipités à leurs carreaux lorsqu'un puissant cri avait déchiré le silence du petit matin. La « bête » se présentait-elle déjà ?

L'horreur fut total lorsqu'ils assistèrent à la scène qui se déroulait quelques kilomètres plus loin, aux abords de la montagne enneigée. La vision risquait d'être insoutenable.

Le vieil homme avait gagné les versants de la montagne dès le levé du soleil. Au cours de son

acheminement qui s'était avéré fastidieux à cause des conditions climatiques, il n'avait pas renoncé une seconde à rebrousser chemin. Pour lui, le choix ne s'imposait plus. L'hiver devait débarrasser le monde des hommes de ses vieux os craquants, et si cette action devenait bénéfique pour les siens, il mourrait honorablement devant les yeux de ceux qu'il épargnerait en cette année éprouvante. Son plan avait été prémédité bien avant la fin de l'automne. Dès qu'il eut pris sa décision, les bases en furent inébranlables. Bien sûr, il n'avait averti personne de ce suicide insensé, de peur d'être détourné de ses actes. Il avait maintes fois échappé au sommeil, trop tourmenté par la prévision de la scène dans laquelle il serait le principal acteur...et la triste victime. Au cours des semaines qui précéderent son action, il écrivit plusieurs lettres à ses proches dans le but de leur révéler la justification de ses actes, bien qu'il ne le crut pas nécessaire dans la mesure où le sens de son geste était très simple à interpréter : il se sacrifiait pour eux. Il se livrait de son propre gré à la « bête » en espérant que cela satisferait ses désirs, et qu'une partie de la population puisse s'éviter la mort. Il attiserait l'envie de la créature en pénétrant dans la forêt qui l'abritait, se laisserait guider jusqu'à sa tanière et attendrait qu'elle se délecte de son corps flasque. Car c'était ce à quoi il croyait. Il ne pouvait être autrement. Ce « monstre » venu d'outre espace devait sans doute se rassasier de corps humains à chaque hiver afin de subsister, ce qui expliquerait la disparition permanente des victimes. Se résoudre à cela était très dur à accepter, mais il en était prêt...quoiqu'il arrive.

Le vieillard avait perdu pied. Étendu dans la neige, il se permit un regard en arrière. Un dernier, avant qu'il ne soit à jamais entraîné dans l'ancre du cocher maudit. Une centaine d'yeux était posé sur lui et attendait le dénouement de cette situation démentielle. Des regards apeurés, mais aussi hantés par une fascination irréfutable. Ils avaient compris. Leur reconnaissance était perceptible, mais se nuancait d'un puissant sentiment d'horreur. Il ne pu supporter davantage la vision de ses proches. Il s'y résigna, tournant à nouveau la tête en direction de la caravane qui venait de s'arrêter à sa hauteur. La panique le gagnait peu à peu. À quelques pieds seulement de son visage, les imposants sabots d'un étalon couleur d'ébène venaient de se poser. Lorsqu'un pied botté vint percuter le sol glacé, le vieil homme ne releva pas la tête. Il devait ménager sa crainte pour ne pas perdre ses esprits, et la simple vue de la créature pourrait coûter cher à sa raison. Il le savait parce qu'il l'avait déjà vue dans le passé. Ce souvenir remontait à une dizaine d'années déjà, mais son empreinte ne s'était toujours pas effacée. Alors qu'il rampait sur le plancher de sa maison pour aller récupérer l'arme de chasse qu'il avait laissée dans un hangar, il avait entendu des bruits à quelques mètres seulement de son habitation. Il s'était glissé sous sa fenêtre et, en prenant soin de dissimuler son visage derrière un rideau, s'était permit un regard à l'extérieur. Un personnage de noir vêtu se tenait sous la véranda voisine et flairait les environs. Il s'appuyait sur un long bâton blanc orné d'une grosse boule de cristal et semblait la sonder avec concentration. Il avait ensuite pénétré dans la maison du voisin et en était ressortit quelques minutes plus tard avec l'homme qui y habitait. Il l'avait ensuite entraîné dans sa caravane et était reparti en trombe par le chemin qui le mènerait aux montagnes. La vue de cet être indéfinissable l'avait profondément déstabilisé.

Lorsque la main de la créature se posa sur sa nuque, un souffle glacé infiltra son corps. Tous ses membres devinrent instantanément ankylosés par un froid insoutenable. L'homme avait encore conscience de ce qui se déroulait autour de lui mais n'avait plus aucune liberté de mouvement. On l'empoigna par le col, le souleva en l'entraîna à l'arrière d'une caravane à l'intérieur voilé par une épaisse toile de velours. Il fut déposé sur une banquette inconfortable et le chariot reparti en vitesse. Le vieillard s'abandonna au froid qui l'habitait, espérant mourir avant de connaître la cruauté de la chose. Bientôt, le paysage qui défilait à l'avant de la caravane devint flou, puis fut englouti par une noirceur totale.

La première chose qu'il vit lorsqu'il reprit connaissance fut un visage encapuchonné qui se penchait sur le sien. Un souffle brûlant s'en dégageait, une haleine putride qui lui donna la nausée. La créature l'empoigna avec fermeté et le força à se relever sur le sol gelé. Il avait regagné la capacité de bouger à son aise, mais se sentait si faible qu'aucune fuite ne lui parût envisageable. Après tout, ne s'était-il pas sacrifié dans le but de mettre un terme à son existence misérable ?

Un rire machiavélique assaillit ses oreilles. Cette sonorité le frappa de plein fouet. Il tourna la tête et en trouva la provenance. Un peu plus loin, au milieu du terrain, se dressait une femme des plus élégante, une femme dont la beauté n'avait rien à envier aux plus belles dames de sa communauté. De grands cheveux blancs descendaient en cascade jusqu'à ses épaules. Ses yeux étaient d'un noir perçant. Sa physionomie faisait montre d'un cruel plaisir. Elle le toisait fixement. Il fut poussé vers l'avant, n'opposant aucune résistance. Il était envoûté par cette reine sauvage, cette aura incitante qui allégeait la lourdeur de ses pas. Il s'extasiait devant sa splendeur. Très vite, il fut à sa hauteur. Elle le considéra un instant, eu un rictus malin, puis lui désigna de sa main gantée quelques chose à sa droite. Il suivit la direction de son doigt, qui indiquait quelques pas plus loin une réunion d'objets de glace. Il en devina des sculptures à la silhouette elliptique qui résistaient avec magnificence à l'acharnement du vent. Cependant, il nota avec facilité qu'ils n'avaient plus la forme qu'ils durent avoir au départ, car certaines parties de leur morphologie étaient disproportionnées. L'œuvre représentait des hommes et des femmes s'enlaçant avec une harmonie parfaite. D'ici quelques temps, leurs corps de glace se fonderaient en un seul et même liquide, et cet art grandiose disparaîtrait à jamais de ce lieu enchanteur. Une voix le tira de sa fascination :

« -Vous semblez envoûté par ma création. Pourtant, lorsque le printemps tombera sur la montagne, la glace glissera sur le cadavre de ces gens qui ont servi de moule à mon art, et je suis sûr que vous en seriez profondément dégoûté. »

Le vieillard poussa un cri de terreur. Il avait eu tort depuis le début sur ce que l'on faisait des gens disparus, mais eut préféré que sa version fût la bonne. Le sort que l'on réservait aux pauvres gens était donc ça ? Toutes ces personnes qui venaient des villages avoisinants étaient donc destinées un jour à satisfaire la soif artistique d'une telle créature ? Et le cocher n'était derrière tout ça que celui qui lui livrait la marchandise...comme il venait de le livrer à la véritable bête. Pour la première, l'idée de prendre ses jambes à son coup effleura l'esprit de l'homme. Il recouvrerait sa tanière, celle qui le préparerait à l'éternelle hibernation, et s'éviterait ainsi une mort beaucoup plus cruelle. Mais au moment où il voulut mettre à exécution ce dessein, plus aucun geste ne suivit sa volonté. Un froid intense vint brûler ses entrailles, ses membres adoptèrent une position fixe et n'en dévièrent plus. Son corps était maintenant couvert de glace. Le seul endroit qui résista à l'insatiable avidité du gel fut ses yeux. Devant lui, une cruauté implacable hantait ceux de la dame. Un peu plus loin derrière elle, il remarqua un détail qu'il lui avait échappé chez les autres sculptures : leur regard. Des yeux où se lisait l'impuissance, des yeux apeurés qui ne s'éteindraient jamais. Il comprit alors une chose : il ne mourrait pas. Du moins, pas pour l'instant. Pas avant que le printemps ne remplace cette saison maudite, pas avant que son corps ne se libère de la glace qui l'avait englué et qui le forçait à assister à sa propre souffrance, impuissant. Il assisterait à l'inévitable préliminaire de sa mort. L'hiver s'annonçait long.

Il faut y croire

C'était en novembre dernier. La tradition voulait qu'on fleurisse les tombes de nos morts. Alors je suis retourné, là, dans la ville où j'ai grandi. Saint-Quentin en Yvelines, ça faisait des années que je n'y avais plus mis les pieds. J'ai horreur des cimetières, alors Toussaint ou pas... Mais cette fois j'avais envie de venir sur la sépulture de ma mère, disparue depuis cinq ans. J'avoue que je ne sais pas pourquoi.

Mais en moi-même, je savais. Une sorte de voix intérieure, une force invisible me disait : « Vas-y Olivier, tu y trouveras ton chemin. »

Je pris donc la voiture, seul, laissant ma femme à la maison. Je prétextai quelques courses à faire au supermarché. Je voulais me retrouver, moi, face à mes questions.

Après une heure de route en banlieue parisienne, j'arrivai dans la ville de mon enfance. Les choses avaient changé, je ne reconnus pas les quartiers. J'étais donc dans les rues qui jadis formaient mon territoire, allant et venant tel un chien perdu. Les forêts d'immeubles et de petites maisons s'alignaient sans que j'en reconnaisse une seule...

Mais soudain, passant sous un tunnel, j'aperçus quelque chose de plus familier. Sous la lumière des néons criards, se dessinaient des fresques peintes à la bombe de peinture. Certains diraient : « tags », d'autres : « grafs ». Les bonnes gens diraient simplement : « dégradation volontaire de jeunes cons à punir d'un coup de Kärcher ».

L'une d'elles était inachevée. Et pour cause, le tagger en question y travaillait encore. Pourtant il l'avait déjà signée. Je fus aussitôt frappé, il y avait écrit : Moon.

Moon, comme Mounir, un copain que je fréquentais à l'époque du lycée. Je me mis à compter les années ; ça faisait dix ans que je ne l'avais pas vu.

Sortant du tunnel, je me garai comme un goret sur le premier trottoir. Je claquai la portière et courus à la rencontre du tagger. Pouvait-il être le même Moon que j'avais connu ?

Au début, je n'aperçus que sa silhouette, enroulée dans un survêtement ample. Me voyant arriver, il baissa sa bombe de peinture, faisant mine d'être blanc comme l'agneau qui vient de naître.

— Moon ? c'est toi ? criai-je alors.

Il se figea, certainement interloqué. Il ôta sa capuche. Oui, il s'agissait bien du Mounir que j'avais côtoyé. Il avait changé sa tignasse frisée contre une boule à zéro. Une barbe naissante remplaçait ses joues acnéiques. Mais c'était bien lui.

Je souris. Il sourit à son tour, preuve qu'il me reconnaissait malgré le temps passé. La poignée de main fut ferme et fraternelle. J'avais l'impression qu'on s'était quitté la veille.

— Olivier ! me lança-t-il. Ca me fait plaisir de te voir.

- Il prononça ces mots avec un accent chantant, l'accent marseillais. J'avais complètement oublié qu'il avait migré du sud de la France vers la banlieue parisienne. Pourquoi ? Je ne lui avais jamais demandé. Je crois que son père avait été muté dans ma région ou quelque chose du genre.

— Moi aussi, lui répondis-je.

— Qu'est-ce que tu deviens ?

— Ingénieur en informatique. Marié, deux enfants. Train de vie peinard.

— Ouah ! soupira-t-il. T'es marié ? Sérieux ?

— Ouais. Et toi le tombeur ?

— Comme d'hab'.

« Comme d'hab' ». A l'époque, l'habitude pour lui (comme pour beaucoup d'autres) c'était lever des filles dans les soirées qu'on organisait. Chaque samedi, on virait les parents d'une de nos maisons. Alors la vie sociale commençait. Une sono installée, un DJ aux commandes, et on dansait jusqu'à l'aube. On en profitait pour faire des rencontres amicales ou amoureuses. Les chambres, même celles des vieux, servaient de baisodromes. Les cuisines se transformaient en bars. Les jardins devenaient des fumoirs à cannabis...

— Pas moi, rétorquai-je. Puisque je suis casé.

— Avec une gazelle que je connais ?

— Je ne pense pas. C'est une Versaillaise.

— Putain, mec ! Total respect !

Il me tapa cinq doigts pour manifester son admiration. Il était vrai que nos quartiers étaient nettement moins rupins que le Versailles tout proche. Là-bas, c'était la ville des bourgeois ou des aristocrates.

— Et toi Moon, tu fais toujours des grafs.

— C'est mon espace de liberté...

Je regardai alors les dessins sur le mur de béton. On y voyait des bus défoncés, embrasés de flammes qui dansaient sur une hauteur surréaliste. A priori, il voulait raconter une scène des émeutes toute récentes.

— Moon, c'est pas terrible ta notion de la liberté.

— Il fallait que ça pète. Le dépôt de bus a cramé à Trappes. On a même vu les images à la télé !

— Dans ma ville, en Seine-et-Marne, on a fait brûler des bus. Des voitures aussi. Pourtant y'a pas de quoi s'en vanter.

— Il fallait réagir. Putain de keufs ! Ils nous foutent la pression tout le temps. Sarko pissait dans son froc, il n'est même pas venu à Trappes pendant les émeutes.

— Moi, je te dis que ta liberté, c'est pas ça.

— La banlieue, ça craint. On nous opprime au lieu de nous aider.

Et voilà le traditionnel discours fataliste : « On ne s'en sortira pas. Les gens sont racistes. Les patrons veulent pas de nous. L'Etat ne fait rien. Pas de prévention, trop de répression. Etc. » . Je me fis une joie de le contredire.

— Arrête tes conneries, Moon ! T'as un BEP de cuistot, y'a du taf à revendre. Tu peux bosser où tu veux ! Alors pourquoi tu ne retournerais pas à Marseille ? Tu m'en parlais souvent. Le soleil, l'ambiance, la mer...

— C'est du passé. Tu veux que je fasse comment ? Je prends le TGV et je frappe à la porte du premier resto en demandant un job ? Bonjour, je suis Moon, je cherche à taffer !

— Tu mets de la mauvaise volonté, soupirai-je de lassitude.

A terre, il y avait un sac de sport, rempli de bombes de peintures. Mounir disposait de toutes les couleurs. J'en pris une, la bleue. Je la secouai, essayant de retrouver mes réflexes d'adolescent. Je fis sauter le bouchon et commençai à asperger le mur.

Mon bras ondulait, dessinant des courbes. Avec d'autres teintes de bleu, je recommençai le geste. Je terminai en rajoutant des pointes blanches et argentées. On recula pour mieux évaluer le résultat.

— C'est la mer que tu as peint ? me demanda-t-il.

J'acquiesçai. Il pouffa de rire pour se moquer de moi. Evidemment, j'avais perdu la main. La peinture bavait et ça ressemblait plus à une grosse tache bleuâtre. Mounir me somma de m'écartier. Il prit une bombe dans chaque main et corrigea. Son habileté forçait l'admiration. Sans aucun pinceau, en jugeant la pression et la distance du jet de peinture, il dessina une mer plus réaliste que sur une photographie.

Je trouvai qu'il manquait un soleil. Je saisis une bombe de jaune et fit un cercle grossier au-dessus des ondes bleutées.

— T'es qu'un branque, Olivier ! s'exclama Moon.

Il m'arracha la bombe pour me rectifier. Rapidement, il ajouta aussi une plage sur laquelle il fit trôner un parasol blanc et rouge.

— Ca ne te fait pas rêver ? demandai-je.

— Bien sûr, mec ! La mer, le sable...

— Les nanas en bikini...

— Un voilier.

— Tu sais naviguer ?

— Un peu, mais je pratique plus depuis longtemps. Sur la Seine c'est pas évident de s'entraîner.

— Tu m'étonnes. Alors tu y vas ?

— Où ça ?

— A Marseille.

— Du grand délire, mec. Du grand délire !

— Moi, je vais habiter près de la mer.

— Non, tu déconnes !

Je lui racontai alors que j'avais trouvé un boulot proche de l'Atlantique. Mais, avant de partir, je voulais absolument me rendre sur la tombe de ma mère. Finalement, c'était peut-être pour ça que j'étais revenu, histoire de lui parler une dernière fois.

— Olivier, toi, t'es verni.

— Je viens de la même banlieue que toi. Et des cuistots, on en cherche plus que des ingénieurs en informatique ! Je te le garantis sur contrat ! Tu peux le faire...

— Non, c'est impossible.

— Alors ne dis pas que ton sort est mauvais. Tu ne veux pas quitter la banlieue, c'est tout. Un destin, ça se force !

Il haussa les épaules, l'air de dire « plus facile à dire qu'à faire ». J'étais plutôt de son avis. Mais qui ne tente rien, n'a rien. Je voulais lui donner le goût du challenge. Je rajoutai alors :

— Il faut y croire, Mounir.

Hélas, nous dûmes finir notre conversation. A l'entrée du tunnel, un triplet de flics s'avavançait vers nous. Mounir, donna un coup de pied dans son sac. De sa pointe de chaussure il me montra qu'il avait une savonnette de shit, soit un pain de 250 grammes.

— Merde ! m'exclamai-je. On va se faire embarquer au poste !

En un regard, on s'échangea les mots d'ordre. On décampa. On sortit du tunnel, sans se retourner. Mais, soudain, Mounir trébucha.

— Je me suis foulé la cheville ! hurla-t-il.

— Ma caisse n'est pas loin. On peut filer.

— Déconne pas. Barre-toi vite, sinon je vais te ralentir !

— Tu vas finir au trou pour cette nuit.

— T'inquiète pas. Comme j'ai pas le shit sur moi, ils me garderont pas.

— Mais...

— Il faut y croire, Olivier.

Il avait repris ma phrase. Automatiquement cela me donna confiance en son jugement. Je filai à toutes jambes jusqu'à ma voiture et démarrai en trombe. Mais je ne pus m'empêcher de jeter un œil dans le rétroviseur. A l'intérieur du petit cadre, je vis distinctement les flics emmener Mounir. En peu de temps, ils repassèrent sous le tunnel et je les perdus de vue.

Tout à coup, un flash et une détonation. Ca venait de derrière. Je pensai alors à Mounir... Avait-il essayé de fuir ? Les flics lui avaient-ils tiré dessus ?

Je me dis « merde ». Je freinai brutalement, à en laisser des traces de gomme sur la chaussée. J'entamai une manœuvre de demi-tour. Alors que je braquais, une voiture arriva en face. Elle pila net. Le conducteur sortit et vociféra. Indifférent à ses insultes, je continuai ma route vers le tunnel... Arpentant le boyau de béton, je cherchai désespérément Mounir et les trois flics. Je roulais lentement, scrutant chaque recoin. Encore quelques mètres, et la lumière du jour annoncerait la sortie du tunnel. Rien. Personne. C'était comme s'ils avaient tous disparu.

Je trouvai encore à me garer comme un sagouin. Je retournai dans le tunnel.

— Mounir ! criai-je. Parle-moi ! Fais pas le con !

Si les policiers l'avaient blessé, je me serais fait une joie de les faire sanctionner. On ne tire quand même pas sur un gars pour quelques grammes de cannabis !

— Montrez-vous bande de lâches ! hurlai-je.

Ma voix résonnait entre les parois. L'écho rebondissait sur les murs. J'avais l'impression d'être seul dans une grotte hostile. Au fur et à mesure de ma marche, j'admirai les dessins laissés par les taggers, œuvres mal connues et mal aimées.

Puis, j'arrivai devant celle qu'on venait de réaliser. La plage, la mer... Je m'attardai devant les détails. Mounir avait des doigts d'orfèvres. L'écume, les légers remous de l'eau étaient fins comme des ciselures. Sur le sable, l'ombre portée par le parasol me paraissait plus vraie que nature. C'est alors que je remarquai quelque chose d'étrange. Un personnage, debout sur la plage, paraissait regarder l'horizon. Son visage, réchauffé par le soleil, semblait empreint de plénitude.

Ce personnage... Ni moi, ni Mounir, ne l'avions fait. Il était apparu, je ne sais comment. En m'approchant du graffiti, j'eus alors un sursaut. Vous me croirez ou pas, mais le visage ressemblait trait pour trait à celui de Mounir !

Je regardai par terre. Les flics et Mounir avaient marché sur la peinture fraîche. Mais curieusement les empreintes de pas s'arrêtaient au niveau du tag.

Alors je pris du recul pour voir la scène dans son ensemble. Je trouvai qu'il lui manquait quelque chose. A l'aide d'une bombe qui traînait à terre, je lui rajoutai donc un détail.

— Adieu Moon. Je suis content que tu y aies cru.

Je fus satisfait en voyant le résultat. Je lui avais dessiné un voilier.

L'enfer des esprits

Pour Simon, il était temps d'en finir. Il était muni de suffisamment d'essence pour mettre un terme à cette terreur qui durait depuis plus de seize ans. L'enfer des esprits tel qu'on l'appelait ici, était une attraction destinée à effrayer les jeunes enfants. Il était âgé de cinq ans lors de sa première visite. Il l'avait fait pour son frère Nathan qui éprouvait un malin plaisir à lui flanquer la frousse à la moindre occasion. Simon pleurait en sortant mais y était retourné l'année suivante, puis celle d'après...

A chacune de ses excursions en ces murs, il espérait exorciser ses peurs mais rien n'y faisait. Pour lui, il y avait quelque chose d'étrange qui émanait de cette maison et l'homme dissimulé dans le cercueil qui faisait office de guichet le savait: la maison était hantée! Personne ne l'avait cru quand il en avait parlé à ses parents et aux autres adultes pas même Nathan qui s'était contenté de se moquer de lui. Mais on avait fini par s'interroger au moment où tout avait commencé.

Lors de la cinquième année de leur venue, un enfant n'était pas ressortit du manège. Plusieurs personnes étaient parties à sa recherche, mais il restait introuvable. On l'avait retrouvé le lendemain, errant dans les bois situés derrière la fête foraine. Lorsque les policiers l'avaient interrogés sur sa disparition, il avait prétendu ne pas se souvenir de ce qui lui était arrivé avant d'atterrir dans le bois. Malgré le mystère qui planait, les gens avaient finis par croire à une simple fugue dans le but d'attirer l'attention de ses parents. Malheureusement, d'autres enfants avaient été victimes de cette étrange demeure au fil du temps. Parfois, il réapparaissaient quelques heures voire quelques jours plus tard mais certains ne revenaient jamais. Alarmés, les policiers et bon nombre d'habitants de la ville, avaient demandés la fermeture de l'attraction. Mais faute de preuves, l'enquête avait été classée et le manège rouvert suite à cela, pouvait à nouveau se repaître des jeunes enfants de la ville. Nathan avait fini par croire son petit frère au sujet de cette maison hantée. Lors du quinzième anniversaire de Simon, ils étaient partis ensemble à la foire espérant ainsi découvrir qui où quoi s'emparait des visiteurs avides de terreur. Ils n'avaient rien trouvés et Nathan avait fini par disparaître à son tour. Lors de l'incident, le gérant de l'attraction avait nié toute responsabilité. Simon ne s'était jamais pardonné la perte de son frère et savait que ses parents lui en tenaient également rigueur. C'est pourquoi rongé par la culpabilité, il était déterminé à brûler ce refuge pour âmes torturées.

Il était cinq heures à sa montre. Les forains avaient fermés boutique de puis deux heures déjà il aurait donc le champ libre pour accomplir sa terrible vengeance. Cette acte de vandalisme était on ne peut plus dangereux mais il préférerait passer les dix années à venir dans une maison de correction que de voir le nombre de victimes s'accumuler. La demeure se dessinait face à lui telle la demeure d'une entité démoniaque tapie ici depuis plusieurs milliers d'années. Cette dernière était immense et semblait s'agrandir d'années en années. Tout en l'observant, il constata que l'étage était muni d'une grande tour qui chose étrange n'avait jamais été ouverte au public. Que pouvait-elle bien receler? Il gagna l'arrière du bâtiment et découvrit une petite porte ornée d'une tête de diable et verrouillée par un cadenas. Il se souvint alors de ce que lui avait appris son frère au cas où il perdrait les clés de son antivol. Il sortit deux épingles à nourrice de sa poche et entreprit de crocheter la serrure qui finit par céder. Simon ouvrit la porte lentement et s'engouffra dans les ténèbres...

L'atmosphère qui régnait ici lui donnait la chair de poule. La pénombre et le silence le faisaient penser à un cimetière au cœur de la nuit. Il s'empara de sa lampe et sursauta au moment où le faisceau se braqua sur un crane recouvert de toiles d'araignées. Simon avança prudemment ignorant quel piège diabolique abritait cette maison. Le couloir lui semblait interminable et il y croisa un rat et quelques cafards. Bien que ces choses avaient leur place dans le décor, l'hygiène laissait vraiment à désirer se dit-il en atteignant la salle à manger. Chaque mur était peint d'un rouge sang qui s'accordait parfaitement avec le mobilier qui était noir comme du jais. En son centre était disposée une immense table sur laquelle se trouvait de grands plats de nourriture factice. Simon se sentit

nauséux au moment où il constata que les squelettes qui siégeaient autour étaient quand à eux réels.

Encore sous le choc de cette vision d'horreur, il quitta la pièce et atterrit dans une bibliothèque. Un bureau était disposé sous la fenêtre qui donnait sur le bois. Les volets dont la peinture était écaillée claquaient sous les rafales de vent incessantes. Chaque mur était orné de grandes étagères. Chacun des ouvrages qu'elles comportaient, étaient des romans d'horreur où traitaient de sorcellerie et autres sujets mystérieux. Parcourant les livres du regard, il en découvrit un qui n'avait pas sa place ici: Alice au pays des merveilles. Il s'en empara alors et vit que chaque page était blanche. Derrière, était dissimulé un petit levier qu'il s'empressa d'actionner. Le sol se mit à trembler et l'étagère commença à bouger révélant un sombre escalier qui devait mener à la tour qu'il avait aperçu. Tout en gravissant les marches, il admira les tableaux à l'effigie des grands monstres du cinéma. Cette escapade le mena à ce qui semblait être une salle de torture. La pièce était éclairée par des torches éparpillées à ses extrémités. La lueur qu'elles dégageaient lui offrait la vue d'une immense fresque couvrant la totalité des murs et du plafond. Elle représentait des visages d'enfants dont l'expression n'était que terreur. Diverses formes démoniaques les entouraient comme s'ils étaient les gardiens de cette jeunesse perdue. Tout en parcourant les visages, il en découvrit un qui lui glaça le sang: il s'agissait de celui de Nathan.

-Terrifié, il fit un pas en arrière ne sachant plus quoi penser. Soudain, diverses voix résonnèrent dans sa tête. Ce tumulte de voix enfantines lui demandaient une seule chose: de l'aide! Sombrant dans la folie, il commença à déverser l'essence afin d'en finir. Il sentit alors une main se poser sur son épaule. Sa surprise fût d'autant plus grande quand il constata qu'il s'agissait de celle du gérant. Son regard froid et son sourire en coin ne présageaient rien de bon mais malgré le sentiment de terreur qui l'envahissait, il voulait aller jusqu'au bout.

-Ainsi tu as fini par découvrir l'horrible vérité. Je savais que tôt où tard cela se terminerait ainsi.

-Que voulez vous dire et qui sont les gens représentés sur cette fresque?

-Ils ne sont pas représentés Simon mais en font partie! Depuis de très nombreuses années, je parcours le monde de ville en ville à la recherche d'âmes. Cette demeure en est le réceptacle et leur nombre grandit à travers les âges. Depuis ta première visite, tu avais découvert l'existence de cette entité maléfique et ta curiosité à un prix tout comme celle de ton frère.

Les choses étaient bien plus horribles qu'il ne le pensait. Le gérant le regarda d'un air amusé et lui offrit la vision d'une chose qui le terrorisa et serait la dernière qu'il verrait. Il se revoyait en ce lieu à travers les yeux d'un enfant de cinq ans visitant ce manoir avec son grand frère et tous deux allaient errer dans l'enfer des esprits pour l'éternité accompagnés de milliers d'autres enfants captifs de cette prison démoniaque...